

La liberté humaine face à un éventuel déterminisme physique. (Michael Klopfenstein-2012)

Question

La science (les mathématiques et par répercussion la physique et par répercussion le monde, mais aussi la théorie physique des liens) relie les choses par des liens « nécessaires ». Cela produit l'illusion de la causalité : quand on dispose d'une forme « avant » et d'une règle, elles engendrent strictement une forme « après » qui ne dépend que de l'avant, c'est la causalité.

Le piège, c'est que raisonner avec des formes nécessaires, des formes causales, des formes rigides, ne peut rien produire d'autre qu'un « réel rigide ». D'où la question : si la matière était rigide dans son fondement, tout serait rigidement déterminé.

Sous une telle hypothèse, peut-on envisager la liberté humaine? Où est la possibilité pour l'homme d'engendrer des choix qui sont « les siens » et qui ne sont pas le résultat d'une mécanique rigide extérieure « à lui » ; quelque soit l'échelle de lecture de la causalité : la mécanique quantique, les atomes, les neurones,... Si tout est déterminé causalement à un seul de ces niveaux « l'intention humaine » ressemble à une illusion, un sentiment qui n'est qu'une apparence de

liberté. C'est la chimie, c'est les atomes, c'est les neurones qui décident. Et nous avons atteint ici le constat qui, dans sa logique implacable, calcine notre bon sens. A l'inverse, il y a le sentiment évident de la liberté, de nos choix de notre possibilité d'agir, d'être aux commandes de nous même de nos actions, de nos pensées.

Plusieurs argument s'opposent à l'idée de déterminisme et conforte le sentiment naturel de liberté.

Orientation spatio-temporelle de la rigidité

<l'avant, l'après> est une notion qui n'est plus absolue. Elle a été battue en brèche par la relativité (et modestement par la théorie physique des liens). La rigidité n'est pas nécessairement temporellement ordonnée, la causalité est une impression humaine dépendant de la perception du temps. La dépendance des schémas physiques peut être vu comme plus vaste qu'une simple dépendance temporellement ordonnée : elle peut avoir des formes plus généralement intemporelles : plusieurs théories montrent des raisonnements causaux inversés par rapport à la temporalité naturelle. Je propose d'observer que la causalité est tout simplement la succession naturelle et temporelle de schémas. Autrement dit, la connexité de deux schémas habituellement liés ordonné dans la direction temporelle. On peut étendre cette notion intemporellement : en liant des schémas dans une autre direction spatio-temporelle que le seul temps, voilà une généralisation de la « causalité ». Vu ainsi la rigidité (la causalité généralisée hors de la direction du

temps), pour être détecté a besoin d'être observée « tout autour » d'un événement (dans toutes les directions spatio-temporelles). Il est donc possible que cette rigidité (que l'on peut appeler le vrai « déterminisme ») n'apparaisse « que » dans la totalité et pas dans la temporalité. Une forme pourrait « dépendre » de l'avenir : la connexion de schémas se faisant à l'inverse, l'explication et la reconnaissance étant plus simple dans ce sens. On pourrait même imaginer que des schémas « dépendent » de ce qui est à côté d'eux alors même que c'est hors de son cône de causalité (cf. mécanique relativiste). Cela élargit énormément la notion de causalité et avec de « déterminisme ». On ne perd pas la rigidité de dépendance schématique, sauf que n'étant pas orientée temporellement elle perd toute pertinence pour la dimension humaine qui, elle, est strictement temporelle : notre conscience est succession et accumulation temporelle de concepts, de pensées qui ne prennent sens que par le passé (cf la théorie de la pensée). Il ne peut voir, comprendre, rendre utile que la « causalité temporelle », parce que l'homme à conscience dans le temps en accumulant sa connaissance et ses concepts de façon orientée temporellement. Maintenant si la dépendance de la rigidité n'est pas seulement temporellement orientée, l'homme n'a plus accès à cette rigidité déterministe, car il ne possède pas les informations pour la voir et la prédire. Ainsi un monde spatio-intemporelle (le monde spatio-temporel habituel vu sans orientation temporelle) peut être tissé de schéma complètement logique en tout point spatio-temporel, observable après coup (une fois que l'on dispose de tout ce qui entoure le point) alors même qu'il est imprévisible temporellement : le cône d'efficiencia (relativiste) n'apporte pas les informations suffisantes à la connaissance du schéma qui entoure le point

spatio-temporel : on ne peut que le constater après coup. Et cela produit une certaine « liberté » au sein de la physique : même si tout est « réglé » selon des lois complètement rigides à toutes les échelles de la réalité, rien ne permet d'anticiper fondamentalement l'avenir. C'est seulement « après coup » que toute action se révèle mécaniquement rigide dépendante de son entourage (et selon des schémas qui ne sont pas forcément toujours orientés temporellement). Dans cette optique, c'est seulement une fois la totalité spatio-temporelle observée qu'on peut constater la complète rigidité... encore faudrait-il pouvoir la percevoir dans sa totalité. Dans cette situation la position temporelle de l'homme lui rend inaccessible cette rigidité qui pourrait être réelle. Le déroulement temporel pourrait être complètement déterminé face au tout sans être déterminable face à son point de vue. Face à sa connaissance (même, s'il le pouvait, une connaissance complète de sa position selon le démon de Laplace qui serait limité au cône de causalité), il possède un avenir ouvert qui ne prend sens que par l'information totale qui lui est inaccessible. Ainsi peut-on se « libérer à demi-mesure » d'un monde fermé suggéré par la physique dont le langage sont les mathématiques et qui sont un mode de description fermé de notre réalité : le déterministe. Dans ce sens, l'avenir est libre dans le sens où rien dans ce qui est contenu dans mon passé relativiste (mon cône causal) ne contient l'avenir. Même si tout était rigide dépendant en chaque nœud élémentaire de la réalité, seul la totalité produit la perception de cette dépendance complète. Le « passé » à dimension humaine physique (le cône d'efficacité) ne détenant pas l'information nécessaire à cette dépendance, je suis libre d'envisager tout avenir. On remarquera à ce propos que dans la théorie de la relativité, ce

qui est hors de mes cônes d'efficience et de causalité n'est ni passé, ni futur, mais strictement indépendant, inconnu, détaché de moi, inaccessible en information : en particulier les points qui sont juste à côté de moi et qui vont influencer directement mon proche avenir. Voilà des « réalités inconnaissables » qui agissent à chaque instant sans cesse sur moi, voilà la « nouveauté non connaissable » qui rend mon avenir inconnaissable et indéterminé.

La possibilité de voir la mécanique quantique comme un hasard agissant au fondement de toute interaction peut donner l'impression que ce discours est plutôt inutile : on a exorcisé depuis longtemps le démon de Laplace qui connaîtrait l'avenir en fonction du passé. Alors pourquoi ce discours ? Parce que la théorie physique des liens que je propose peut donner l'impression de le réintroduire. Parce que même si on sait que le hasard est possible, Einstein et tant d'autre attendait une explication (un sens rigide qui s'oppose au hasard vu comme absence de sens), quitte à envisager de nouveaux concepts pour dépasser les inégalités de Bell (limite quantique qui roud avec la logique matérielle naturelle). Parce que le hasard comme fondement n'est pas la seule lecture de la mécanique quantique. Parce qu'il est intéressant de voir qu'une rigidité complète de la réalité n'est pas nécessairement un déterminisme, des nuances existent. La dimension temporelle humaine est une dimension libre au sens du possible, au sens de l'information, même si la réalité totale intemporelle ne l'était pas. Car si rien n'est « déjà » joué, toute liberté est envisageable temporellement.

Holisme et isolement conceptuel

Si c'est « la forme générale du tout » qui seule produit la rigidité, si c'est la totalité qui seule verrouille l'histoire, on est face à un holisme qui nous rend libre du passé. On peut pousser plus loin la différence entre la dimension humaine et la dimension totale du réel : la science n'est jamais que locale alors que la réalité est globale, la science extirpe les condensations du réel et les isole de la totalité pour produire des logiques causales. Ainsi les concepts physiques ne sont pas « très réel », ils ne sont eux-mêmes qu'apparence. La science n'est pas la vie réelle, la science modélise (simplifie de façon déterminante) les réalités, du moins celles qui sont accessibles à cette simplification. Seulement, on a aucune idée du fond de la matière et de la nature de la réalité, elle est peut-être d'une nature autre que ces mécanismes mathématiques rigides « observés ». La réalité superpose peut-être une réalité rigide à une réalité toute autre que la rigidité ne dévoile pas. Comme exemple historique, pensons aux monades de Leibniz qui ajoute à tout « grain de réalité » une sorte de « conscience ».

Les concepts sont des constructions mentales isolées les unes des autres pour accéder à un schéma relationnel, alors que la réalité est un tout tissé dans une finesse inaccessible. Autrement dit l'idée de déterminisme est une illusion réductionniste qui consiste à croire que toute la vie se résume au concept de « mécanisme rigide » alors même que ce concept n'est qu'une simplification de l'accès au réel (et même à certaines parties isolées de la réalité). A la fin, on peut confondre l'explication du réel avec le réel ; et croire que « l'explication » dit le « vrai », que cette rigidité, que ce

déterminisme est le réel. La théorie des liens comme physique fondamentale est même une sorte d'extrémité à ce déterminisme explicatif. En résumé, ne connaissant pas la nature du réel, mais seulement des explications rigides isolées lui donnant accès, on peut prendre cette rigidité pour la nature profonde d'un réel qu'on ne connaît pas : il y a peut être beaucoup plus de place pour la liberté et l'indétermination dans le monde physique que notre mode d'explication rigide en concepts isolés le laisse entrevoir.

L'argument instinctif

Un constat est intéressant sur la notion de liberté humaine : vivre en pensant que la liberté n'existe pas et renoncer au sentiment de liberté, détruit l'initiative, la confiance en soi, la construction, l'attente qui sont déterminante comme moteur de l'action. Ce curieux constat met "la croyance au déterminisme " comme facteur fondamentalement « agissant » sur la vie humaine. Ce résultat nous invite à « valoriser » le refus du déterminisme, à valoriser la croyance en une réelle liberté humaine, indépendamment de l'explication ou de la vraisemblance philosophique de cette liberté. Par contre il s'agit là d'un argument « causalement inverse ». C'est un argument « extérieur ». Pour croire que la « bonne croyance » a un rapport de pertinence avec son contenu, il faut alors une sorte de foi téléologique au « bien fondé » de la nature humaine, à une sorte de sens naturel de la dimension humaine dans le monde.

Comme argument un peu plus intérieur mais sans fondement logique, il y a le sentiment de liberté : on a bien l'impression d'être libre, de pouvoir choisir, d'être aux commandes de notre vie. Muni de la force du bon sens, cela produit un argument percutant de l'existence d'une liberté. Je ressens ce qui est. Ce ressenti n'est pas le moindre argument en faveur de la liberté, c'est peut-être même le plus fort. C'est lui qui résiste à la pression du rigidement causal, si facilement endossable par son implacable simplicité logique. C'est sans doute lui qui fait qu'on passe autant de temps à chercher une place logique pour cette liberté. Il reste à l'expliquer, à lui donner forme de relation avec le réel. Mais est-il possible de trouver une place non logique pour une réalité qui par essence lui échapperait ? Est-il possible de raisonner sur un mode logique, structurel, causal pour trouver une place à une liberté qui par essence se doit de lui échapper ?

C'est pourtant bien ce genre de déficit dans lequel je souhaite ici m'engager. Et comme souvent, quand il s'agit de donner place à des « contradictoires », c'est les notions fondamentales avec leur logique attachée qui vont en être affectée, la liberté va prendre une autre forme que « l'indépendance vis-à-vis du schéma logique » pour au contraire se situer comme forme spécifique de la réalité.

Autonomie

Dans l'objectif d'atteindre un lieu structurel pour la notion de liberté, au lieu d'aborder la liberté par la physique, je propose de la chercher principalement là où elle se trouve : dans la pensée. Il ne s'agira plus d'échapper à la logique rigide, mais

de comprendre la forme de la liberté. A partir de la théorie de la pensée, nous allons montrer que la notion de liberté se rapproche d'une idée d'autonomie. Par autonomie, il faut comprendre « réalité unie détaché des autres réalités » : une identité qui possède ses logiques propres, et tout un monde n'existant qu'en elle.

Le cerveau développe des concepts autonomes par rapport à la réalité : la logique interne. Cela n'a rien d'anecdotique. Cette structure autonome forme ce que j'appelle « la dimension humaine ». Ce sont toutes les constructions mentales de concepts qui ne dépendent pas strictement des perceptions du monde, mais qui sont construite humainement de façon artificielle avec un certain détachement du réel. Ce sont les dimensions culturelles de l'homme, les dimensions individuelles, tous les films que l'on se fait, toutes les attentes que l'on possède face à la vie, tous les choix qui donne une orientation à notre vie. Ce sont les logiques réflexives, la capacité de penser à ses pensées et de les relier à d'autres concepts. C'est le langage qui possède une réalité structurelle autonome pour pouvoir parler du monde. C'est la dimension morale humaine qui cherche sans cesse à identifier en bien ou en mal les événements humains. C'est la dimension esthétique qui cherche à identifier et à produire le beau et le laid. C'est la dimension du sens de la vie qui cherche à unir, à comprendre, à se diriger face au réel. Et curieusement ce sont aussi tous nos concepts construit pour percevoir le monde : pour voir le monde et le manipuler, il a fallut se placer à distance du monde : on tisse des idées, des spéculations, des systèmes pour observer le monde. Il faut pour cela une certaine indépendance face au monde.

Quand on prend l'ensemble de toutes ces réalités humaines intérieures, on peut voir en l'homme tout un monde

relativement uni, tissée et organisé qui est fabriqué par l'influence de l'homme en lui qui s'ajoute à l'influence du monde sur l'homme par ses sens. Ce monde est formé d'identités structurées en lui par l'influence de ce qu'il a déjà en lui. Et ces réalités intérieures produisent une influence profonde en retour sur sa perception du réel et sur son action. Ce monde intérieur fait d'une multitude de condensations humaines, conçues et distantes de la prise directe à la perception du monde, forme une strate complète de la réalité humaine. Cette strate détermine fondamentalement le vécu humain, sa direction, son ressenti, sa vie. L'homme possède un monde intérieur qui n'est pas le seul résultat de son interaction avec le monde matériel, un monde propre (l'intérieure) attaché au monde physique naturel (l'extérieur) par le cordon ombilic des sens, un monde possédant sa réalité autonome et gigantesque. Un monde créé par accumulation, par la civilisation, la société, l'éducation, mais aussi par sa propre volonté, par sa personnalité, par son autonomie individuelle. Ce monde intérieur à plusieurs échelles de réalité, une échelle individuelle et des échelles sociales. L'accent doit être placé sur son autonomie : ce monde intérieur possède une logique de déroulement propre, l'extérieur n'est pas suffisant à expliquer le déroulement intérieur de la pensée humaine, exit le behaviorisme. Le gigantesque et complexe monde intérieur a une influence plus que déterminante sur la réalité humaine vécu, il en est l'essence, au point que la réalité extérieure possède presque un second rôle dans le casting des pensées humaines. L'homme vit en autonomie avec son monde intérieur. Sans que cette autonomie soit stricte (les liens avec l'extérieur sont évidents), ce monde intérieur possède ses logiques propres, ses autoroutes propres, ses monuments

propres, c'est un monde qui vit organisé sur lui-même et dont la réalité extérieure n'est qu'une face. C'est ce que je désigne en disant que notre monde intérieur est autonome. Il n'est pas qu'une couche ou une terminaison de la réalité, il est un monde immense organisé, structurés sur lui-même qui forme une autonomie face au réel extérieure. Si cette réalité intérieure possède des dimensions collectives et individuelles, c'est la dimension individuelle qui nous intéressera ici. Comment l'homme est-il libre de l'action mécanique matérielle, comment le déroulement de sa pensée est-elle libre d'un mécanisme automatique d'action déterminé dans ses neurones? Comment l'homme est-il libre tout en étant au contrôle de lui-même ? N'est-il pas contradictoire d'être au contrôle, d'agir selon soi et d'être libre, ce qui signifierait agir sans aucun fondement ? Comment donc peut naître ce sentiment d'être libre et au contrôle de son action ?

Il s'agit ici de se positionner face à la physique qui suggère un mécanisme automatique des neurones, mais aussi face à nos propres concepts qui semblent être à l'origine de nos actions. Si tout est action causale, quelle liberté reste-t-il ? Le concept d'autonomie, que nous venons de brosser, associé au un concept de « liberté conceptuelle » va permettre de prendre possession du navire.

Liberté conceptuelle : l'équilibre chaotique.

J'appelle liberté conceptuelle le fait de dégager les actions humaines (et éventuellement certaines perception du sens) de la possibilité d'une explication par une causalité conceptuelle. Il faut montrer que ce n'est pas un enchaînement conceptuel nécessaire et rigide qui produit l'action ou le ressenti qui aura lieu.

Comment nos choix sont-ils les nôtres et pas ceux de nos atomes ou de nos neurones ? La notion de « choix » est au cœur du problème de la liberté. Et l'on se concentrera sur cet aspect. Imaginons un conducteur face à un carrefour devant faire le choix de la droite ou de la gauche. Il se sent poussé dans un sens, puis retenu, et poussé dans l'autre, tout en sentant l'obligation imminente d'un choix parce qu'il avance. Ce mécanisme de ressenti conscient des alternatives possibles est le type même du choix. On y voit des logiques conceptuelles déterministes qui s'affrontent. Ces logiques sont issues de concepts contextuellement activés en nous qui invitent tour à tour à des enchaînements conceptuels contradictoires dont l'incompatibilité est ressentie. En prenant une analogie météorologique, des « anticyclones d'aspiration déterministe » s'affrontent. Leur affrontement produit une « interface en oscillation, ou en équilibre » où aura lieu le choix humain. On peut entrevoir que de la rencontre de puissances déterministes sera réalisé un choix au milieu d'un chaos très sensible à toute rencontre conceptuelle : dans l'équilibre instable généré, des concepts complètement indépendants et aléatoires à ces concepts déterministes vont agir sur la décision (cela est modélisable dans la théorie de la pensée). Le choix va dépendre d'autre chose que ces logiques déterministes emmagasinées par le passé, le bon sens, la rationalité, l'automatisme. Ce sera un presque rien, une influence captée innocemment par la

recherche sur un contexte complètement inattendu qui produira le choix de façon « déterminante ». Ainsi l'équilibre de forces déterministes produit un mécanisme chaotique de décision. Je propose de formaliser la notion de choix humains par ce mécanisme de chaos au milieu d'influence contradictoire.

Venons-en au niveau du ressenti : on peut estimer que si un « rien invisible et hasardeux » produit le choix, celui-ci ne dépend plus d'une logique déterministe interne. C'est le premier pas vers la liberté, c'est la libération d'une origine causalement visible, causalement ressentie ou analysable, d'une compréhension conceptuelle. On peut être mal à l'aise de réduire la liberté à l'absence de sens perçu, d'autant plus qu'il ne s'agit pas d'un « vrai choix humain », mais on y vient, patience. C'est en effet un choix qui reste déterministe, mais il est situé en « dessous de la conscience », un choix indépendant de ressenti et de la compréhension, un choix réalisé à un niveau inférieur à la conceptualité. A ce stade, on est libre de toute compréhension et donc de tout « enfermement causal », mais on ressemble à une marionnette jouet d'impulsions hasardeuses.

Contrôle et autonomie dans la liberté humaine

Identité

Si le premier pas de la liberté, est la rupture avec une causalité ressentie, il faut expliquer comment la liberté prend

la forme du sentiment d'un vécu actif avec « nous » aux commandes.

Il serait trop long de parler ici de la constitution du concept abstrait de « Moi », d'identité individuelle, comme regroupant (dans toutes sortes de nuances) mon histoire, ma pérennité, mes actions, mon corps, ma cohérence... Les choix humains sont eux-aussi une part de cette identité, de ce monde intérieur autonome. Les choix sont un mécanisme fondamental de la constitution de cette autonomie. En effet, c'est la possibilité d'un choix libre et pourtant contrôlé par moi qui donne à mon monde ma paternité, mon identité. Il faut élucider l'interaction entre le choix et l'identité pour comprendre le « sentiment de liberté ».

Ce que je décide au fil de ma vie s'accumule en moi en concepts qui s'organisent en forme unie, structurée, pour laquelle je cherche en permanence une cohérence : on se doit d'endosser ses choix. Si l'on reprend l'exemple du choix anodin (choix d'une route à droite ou à gauche), ces choix sont de nature hasardeuse (perçus comme non causalement déterminés). Comme ils émanent de « moi », comme ils naissent dans ma pensée, je vais les assumer, me les approprier, leur donner un sens en « moi ». Je vais les tisser avec mes concepts en leur donnant une explication, un sens, une raison.

Cette explication semble former une faute logique : il faut un « moi » pour endosser ses choix alors que ce sont eux qui construiront ce « moi libre ». Retenons pour l'instant surtout l'idée que cette liberté non causale va s'unir et être mise en cohérence avec les concepts qui existent déjà, ils vont recevoir une explication ou tout simplement une approbation. Tout va se construire comme une boule de neige qui roule et amasse. Le besoin naturelle d'unité, la

pression éducative sociale va produire au départ (et souvent encore plus tard) la nécessité d'endosser des choix « hasardeux » et de les mettre en cohérence avec nous-mêmes. Si au départ, c'est un "chaos" qui décide en nous, il nous appartient de donner un sens, une figure unie à ce choix. Et cette cohérence va se faire par rapport à nos concepts, à des préférences, à une organisation qui sera « personnelle ». Dans une étape supérieure, « la mise en cohérence des choix » peut aussi être un choix : le choix d'une explication parmi de nombreuses explication possible (potentiellement chaotique au départ, car parfois sans grande pression déterministe). Par contre, Il existe une pression de cohérence qui va produire des lieux d'agrégations de sens qui se transformeront en sillons de personnalité. Et ainsi se forme une cohérence personnelle qui va assumer les choix selon une forme qui lui est individuelle et qui n'est elle-même pas causalement déterminée.

De cette façon, la cohérence de soi se constitue en structure autonome de toute causalité compréhensible, mais bien cohérente face à soi. Cohérente ne signifie pas être exempte de tension, de dispersion car nous sommes de toutes évidence constitués d'une multitude de réalités éloignées, soumises à des tensions multiples et contradictoires, influencés par des pulsions « naturelles », etc... Sans entrer dans ces détails inextricables, il faut juste comprendre qu'une nécessité de raccorder le choix au sens produit une agrégation de sens compatible, une logique identitaire propre. C'est l'attente d'unité et le besoin de sens qui produisent cette nécessité de cohérence qui, elle, va cristalliser la personnalité en une figure organisée et structurée selon des concepts autonomes : en assumant les choix hasardeux au départ, puis en prenant possession de la

direction de cette structure, de ces attentes et des actions produites. Cette figure unie et organisée produit une "personnalité" unique et autonome. Unique en ce que la sensibilité aux conditions initiales et la complexité des mécanismes produisent inévitablement des différences entre tous et une imprédictibilité essentielle. Et autonome en ce qu'il s'agit d'une structure créée indépendamment d'une explication causale conceptuelle accessibles, tout en formant une organisation unie et relativement cohérente.

La conscience de soi se forme à cette brèche vive, à la source du ressenti de l'autonomie : en ressentant les pressions contradictoires et en étant aux premières loges de la décision face à un chaos de non-sens, le sentiment de non-causalité y est synthétisé et abstrait au fur et à mesure des expériences accumulées (d'où le sentiment d'être libre). Et puis la logique, qui va assumer ce choix en se fondant dans une cohérence, sera elle aussi perçue (d'où le sentiment de possession de cette liberté). C'est la construction d'une fracture entre le monde et nous même : nous nous construisons de façon cohérente autonome à une distance incommensurable de l'influence du monde extérieure. Ainsi quand nos choix ne dépendent pas de logique causale perceptible, et s'inscrivent dans une structure cohérente, cette structure autonome prend la dimension de liberté individuelle. C'est une autonomie qui prend racine en moi et qui forme ce « moi ». Dans ce mécanisme, un choix sera identifié comme choix et ressenti comme relié à soi (et seulement à soi), loin de toute réalité causale, produisant le sentiment d'une liberté personnelle.

A ce stade, on a encore que l'illusion de la liberté, parce qu'il n'y a pas encore de contrôle derrière cette liberté. On ne fait

qu'assumer, s'identifier, à des choix hasardeux. Mais cela va muer et produire une sorte de « contrôle réel ».

Continuité

Pour atteindre notre but, il nous faut encore atteindre deux constats : l'existence d'un réel contrôle derrière cette liberté et l'existence d'une continuité rationnelle des choix pour justifier de la cohérence de la personnalité comme n'étant pas un jouet du hasard. Commençons par la continuité : quand on se place dans la théorie de la pensée qui veut que tout choix n'existe qu'un pas au dessus d'action déjà vécue, on peut comprendre que ces choix hasardeux ne vont pas se poser face à n'importe quel concept. Quand ils seront de nature un peu personnalisant (un peut plus abstrait que le choix d'un chemin), ils vont se poser par rapport à des concepts déjà assumés, ils seront souvent limités à un choix entre des « possibles » en cohérence avec ce qui est déjà. Autrement dit la personnalité s'agrège de choix comme une boule de neiges qui grossit, c'est-à-dire dans une continuité de proche en proche. Voilà un premier élément important de la continuité. Le contrôle en montrera d'autres. On retrouve ici le concept d'autonomie comme structure cohérente fondé essentiellement à partir de soi. Ainsi les choix cumulés produisent une continuité de la personnalité.

La continuité de soi dans ses choix est un aspect qui appelle tout de suite à évoquer son « contraire » : il va exister des mécanismes de rupture de la cohérence, de l'évidence et de la continuité des concepts. Des mécanismes de fabrication de liberté, des mécanismes de production d'un contre-pouvoir à

l'automatisme de l'évidence conceptuelle. On y trouvera une proximité avec ce que Freud appelle l'instinct de mort, mais ce n'est pas la mort qui est visé ici, c'est d'abord la liberté qui parfois se mue en toute sorte de réalité variées. Trouver l'origine de tels mécanismes de liberté est sans doute complexe parce que situés dans la psychologie de haut niveau, mais leur présence est assez évidente : le désir de liberté, la valorisation de la personnalité vont produire des mécanismes d'opposition au sentiment de déterminisme : quand un événement se présente comme un « choix » qui « s'impose » à nous, notre esprit construit fréquemment (souvent automatiquement) un raisonnement pour contrebalancer le poids de cette logique déterministe. Ce mécanisme consiste à produire une logique contraire pour imposer une zone de chaos en équilibre. Autrement dit, il s'agit de la création d'une « zone de choix ». Cette possibilité d'opposer par soi-même une logique à une autre logique pour produire un « vrai choix » est un mécanisme fondamental du « contrôle » ; il finira par produire un sentiment de liberté. Voilà une seconde étape de franchie : non seulement j'assume les choix hasardeux, mais « je » suis à l'origine de créer volontairement des choix. La possibilité existe en moi de créer la liberté par formation d'un équilibre chaotique qui possède ainsi une dimension maîtrisée.

A ce stade, l'activation ou non du « zone de choix » semble dépendre du hasard et donc pas vraiment de « moi ». Ce choix a beau naître de mon côté face à la fracture avec le réel, il est encore difficile de le ressentir comme mon choix : on peut avoir ici le sentiment qu'on assiste à la construction d'une personne autonome, cohérente, accédant à une liberté comme le jouet du hasard.

Mais on a fait un pas de plus quand on comprend que ce chaos est maîtrisé par notre cohérence. En effet, on va produire ce mécanisme de création de choix non pas sur des thèmes au hasard, mais selon des cohérences structurées. La possibilité de créer un moment de liberté par production d'un équilibre chaotique sera lié à des zones sémantiques spécifiques, individuellement et socialement, culturellement. Voilà un constat surprenant : la création de liberté peut être soumise à des concepts. Le lieu, le moment de la liberté n'est pas libre ; il peut être conditionné. Par contre une fois créé l'équilibre chaotique ouvre à un réel choix libre. Nous disposons ici du ressort explicatif permettant de conjuguer contrôle et liberté : créer causalement un choix dont l'issue est libre. Voilà comment l'homme peut capturer le choix libre dans une cohérence qui formera une personnalité : en prenant une part sensé, cohérente dans ce choix libre : son lieu, son instant.

Et c'est là que le contrôle va tout doucement devenir « réel », la boule de neige grossit dans toutes les dimensions : d'un côté les choix assumés s'accumulent en concepts cohérent, et à l'inverse la cohérence choisit les zones conceptuelle de création de choix. La boucle se ferme, la liberté atteint un processus circulaire qui conjugue liberté et contrôle. La liberté est récupéré par la cohérence et la cohérence choisi ses lieux de libertés, c'est le mariage du contrôle et de la liberté, ainsi naît la liberté comme action volontaire. La personnalité, la cohérence est intimement liée à la liberté puisqu'elles en sont issues, mais elle en possède aussi le contrôle selon une marche cohérente. Je suis libre et je contrôle ma liberté selon une structure autonome. La liberté créant volontairement la liberté selon une structure

cohérente, voilà ce que peut être le sentiment de contrôler sa liberté.

Dans cette construction tout n'est plus choisis par le hasard non causal : la construction de liberté possède une structure qui va posséder une réalité historique, elle va se former en construction de sens cohérente (possédant elle-même une certaine liberté). La liberté est assimilable à une autonomie dans le sens où c'est un mécanisme dissocié (libre) qui s'auto-construit selon une structure cohérente dynamique, c'est ce que j'ai défini par autonomie.

Non seulement les concepts humains sont relativement autonomes face à la réalité extérieure à l'homme, mais aussi face à la réalité intérieure : la personnalité humaine se constitue dans la construction d'une liberté qui brise ses propres déterministes conceptuelles, tout en suivant une certaine cohérence accumulée. C'est la cohérence, tout en restant libre. Par cette liberté, l'homme devient libre du monde extérieur et même un petit peu de lui-même dans une certaine part. Si l'homme dépend abondamment d'une logique intérieure qui guide énormément ses actes de façon déterminée, il possède aussi une structure de « liberté intérieure » qui construit en cohérence des lieux de liberté et assume en cohérence ces choix libres.

Aux avants postes de tous « résultat » issue du chaos (produit volontairement ou non), l'homme possède une construction qui se dissocie du déterminisme extérieur et qui assume sa construction en toute autonomie, c'est la liberté humaine. Cette liberté se structure avec tout le sens qui l'entoure, dans toutes les dimensions de la réalité humaine, cette construction cohérence prend forme et s'installe à structure sociale tacite ou non, en transmission éducative, mais aussi

de façon strictement individuelle un monde personnel cohérent va guider l'individu.

Il est intéressant d'observer que la « liberté » peut prendre tout autant une structure imposée et transmissible (la volonté d'être libre face à certains concepts s'éduque) qu'une structure purement personnelle et « libre » (la constitution assumée issue d'un chaos en équilibre). C'est parce que la liberté n'est pas seulement le choix, elle aussi de produire des choix. Tout nouveau choix peut se produire de façon déterminée, éduquée, inattendue, ... Toutes ces dimensions se mélangent dans la liberté, ce qui lui donne une structure complexe, étagée, liée à toutes sortes de réalités humaines. La liberté humaine accède au plus grande structure intérieure de l'homme, jusqu'à la dimension du sens de la vie : on choisit dans une bonne mesure sa vie, sa direction, ses croyances...

L'intérêt de cette explication est d'avoir été constituée au niveau du ressenti neuronal comme équilibre chaotique, c'est-à-dire sur le lieu le plus envisageable de la conscience, de la pensée humaine, et non plus à l'échelle de la physique. De même qu'une fleur n'a « pas de sens » à l'échelle des quarks, parce que son sens provient de sa vision structurelle globale, de même la liberté prend sens à l'échelle des mécanismes humains psychiques et pas à l'échelle de la physique atomique. La constitution du ressenti de la liberté et de l'autonomie vis-à-vis de l'influence extérieure ressentie dans une structure entièrement personnelle prend sens à la dimension de la constitution psychique. Elle est tellement au-dessus de l'échelle physique atomique qu'il en a peu de rapport. La liberté est comme le ressenti de la prise de contrôle de notre vie vis-à-vis d'une influence extérieure à nous

possède un réalité. Le plus intéressant est que cette description rend compatible la cohérence de la personnalité qui a toujours fait rupture logique avec le concept de liberté. Mais c'est aussi compatible avec la faiblesse de la volonté car la domaine d'exercice de la volonté est celui de ses capacité à produire la tension chaotique, qui n'est pas toujours possible face au appels en besoin du corps et aux asservissement aux habitudes d'actions automatique et à la pression des ressenti psychique en plaisir et mal-être.

Quand on prend conscience de l'échelle physique de la liberté situé dans l'organisation des structures psychiques, la liberté en physique n'est alors plus que l'emplâtre du besoin d'être libéré du concept de « rigidité », ce qui n'est somme toute pas dénué d'intérêt théorique. Ce qui me semble le plus intéressant dans cette approche, c'est le fait que le sentiment de liberté prend une tournure crédible même si le monde physique était complètement déterministe. Une indépendance s'établit entre la liberté psychique et la rupture de causalité physique : l'homme est au cœur, au commande de sa vie, en s'appropriant et en contrôlant de façon cohérente et organisé l'absence de sens (le hasard) parce que toute ces choses sont des schémas structurel dont la dimension est le psychisme. C'est en cela que l'explication me semble axer sur l'autonomie : même en imaginant un monde déterministe, l'homme reste au ressenti des commandes de sa vie, et sa vie est belle bien unique, forgé causalement par « lui », c'est-à-dire par une structure complexe et organisée, séparée ou à distance des autres causalités que « lui », face à toutes les causalités qui peuvent être perçu par lui. Par cette approche, on peut continuer à dire, je fais ma vie, je contrôle ma vie, même si le monde était déterministe. C'était la

gageure à entreprendre. L'autonomie de la liberté conceptuelle répond à ce dilemme.

Quand à savoir si le monde physique est déterministe ou non, les réflexions précédentes montre la fragilité du concept de déterminisme même dans le pire des cas. La causalité physique est essentiellement un schéma cohérent de compréhension du monde et absolument pas un schéma de connaissance réaliste et complet de la matière du monde qui reste ignoré, ce que la physique fondamentale ne cesse de révéler. La fracture conceptuelle qui existe entre les ressentis tissés dans notre identité et les concepts explicatifs du monde extérieurs donne à l'homme une réalité condensée séparée du monde qui justifie le sentiment de dualité de réalité (intérieur et extérieur). Evidement il est impossible d'avoir une séparation complète parce qu'à une foule de niveau les liens existe entre l'intérieure et l'extérieure (dont l'existence des perceptions extérieure et des concepts intérieure qui fonde toute réalité mentale). Par contre une polarité fortement condensé sépare une existence intérieure et la réalité extérieure portant chacun des dynamiques, des attentes, des structures, des représentations séparées. La liberté naissant de l'autonomie fait naître une autonomie de dimension plus grande, elles sont la constitution d'une réalité à part : mon moi intérieur, la dimension humaine.

En conclusion, revenons-en à la liberté telle qu'elle se dessine par cette approche : fondamentalement la liberté est un chaos conceptuel, c'est-à-dire une absence de déterminisme conceptuelle, c'est un manque de sens assumé. Il est un peu curieux de trouver la liberté sur le lieu du « manque de sens ». Réduire la liberté à une privation (un manque) de sens est peut être un peu audacieux, mais intéressant. Parce qu'on ne peut pas et parce qu'il est stupide de se détourner de

l'évidence du bon sens, parce qu'il est évident qu'on est loin de comprendre le monde et instinctif de ne pas s'emprisonner dans un sens limité, l'homme possède la dynamique de construire et déconstruire son sens au gré du chaos qui le dépasse et de la cohérence qu'il acquiert face à lui-même et face au monde, c'est une dimension de la liberté humaine.

La cohérence de soi

Mais je crois qu'il existe une autre dimension qu'il serait difficile d'éviter et qui va redonner une certaine consistance à la liberté. Il s'agissait jusqu'ici de défendre la possibilité d'une liberté théoriquement concevable comme indéterminé causalement, mais en pratique il me semble que la notion de liberté est plus riche que la seule possibilité de chaos non déterminé. C'est aussi le contrôle des événements par une cohérence profonde de soi. Mais pour expliquer le contrôle face au choix libre, il est utile de détailler un mode courant et maladroit de ressenti du choix libre.

L'espace conceptuel humain est souvent organisé en reconnaissance par catégorie. Et à l'intérieure d'une catégorie l'ensemble des occurrences se valent, sont indifférentes. Les concepts en jeu dans un système explicatif posent la barrière de l'insignifiance et de la liberté. L'indétermination d'un cas particulier à l'intérieur d'un schéma explicatif est le lieu de la liberté. Derrière chaque mot peuvent se poser une foule de cas singulier qui indiffère l'explication. Cette singularité non expliquée est un archétype de la liberté, de la contingence, d'un choix possible valant tout autre. L'approche explicatif du monde par les concepts de ressemblance, cumulé à

l'impossibilité d'un regard causal fin produit ce sentiment d'indifférence et de liberté. L'esprit subsume le cas particulier à la généralité : quand on demande de donner un exemple précis face à un discours général on a souvent bien du mal à donner deux ou trois exemples, alors qu'il nous semble que la largeur d'application est infinie, gigantesque. La connaissance intérieure ne fonctionne pas sur le mode explicatif en rupture avec la liberté, mais sur les concepts accumulés. On ne dispose pas de possibilité d'expression de cette liberté derrière un système explicatif. De plus l'existence même de cette liberté est discutable. Il s'agit d'une posture explicative. En affinant le regard, en multipliant les influences, en intégrant la multiplicité des acteurs liés de plus ou moins loin au problème, le système explicatif ne tient plus dans son autonomie. Il appelle une intrication vaste large avec des considérations toujours plus complexes et subjectives. La liberté d'un choix parmi les possibles est souvent une apparence trompeuse, un modèle illusoire, inaccessible à la contextualité humaine. Cependant il existe bien de choix libre, c'est la tension alternative entre des directions différentes, et cela peut clairement être senti. Mais c'est au niveau psychique, pas au niveau explicatif. Le propos qui nous intéresse ici est de montrer qu'un vrai choix peut être contrôlé. Le contrôle d'un choix, c'est face à une tension entre des directions possibles donner la prévalence à la cohérence la plus profonde. C'est la construction d'une personnalité profonde, directrice de l'individu. Et il peut exister toutes sortes de niveaux, de contextes (potentiellement contradictoires) qui exerce de tels contrôles. La personnalité étant la tendance d'une manifestation prioritaire, que l'on traduira par profondeur de la personne.

Imposer ses choix de cohérence parmi la foule des possibles est une des dimensions du sentiment de liberté : c'est la culture de la cohérence de soi-même. C'est la rupture dans le déroulement d'une action d'une logique contradictoire avec soi, pour soumettre son action à sa cohérence. C'est identifier dans les événements ce qu'on veut être soi et ce qu'on ne veut pas.

Cette dimension renforce l'idée d'autonomie et de structure. J'ai le sentiment que la notion naturel de liberté est à cheval sur ces deux aspects : la cohérence et l'indétermination.

Il fallait montrer comment la cohérence prend place sur une réelle indétermination. Mais la liberté n'a de corps n'a de vie que formé dans l'autre aspect : celui de la structure identifiable, déterminée, mais autonome, personnelle. C'est dans la constitution profonde et bien identifiable de l'individu au dessus des possibles que prend sens le mot de liberté bien plus que dans le chaos assumé. Il fallait juste identifier que cette constitution est bien séparée des déterminations causales extérieures qui font sens.

En conclusion la liberté humaine est la constitution d'autonomie vis-à-vis de l'extérieur, mais pas vis-à-vis de l'intérieure, ou plutôt peu vis-à-vis de l'intérieur. En effet, il reste toujours la possibilité fondamentale du rejet ou du changement du sens vis-à-vis de soi qui est la liberté intérieure, qui ne se manifeste que dans la possibilité d'émergence d'un chaos intérieure face à des tensions contradictoires. Ce petit élément est la source des transformations profondes de l'homme, individuellement et historiquement. La liberté prend racine dans la constitution de la cohérence humaine la plus profonde tout en lui laissant ouverte la porte d'une autre cohérence. Et l'histoire de la connaissance montre que cette ouverture était nécessaire

pour accéder à une plus grande proximité du réel qui était ignoré. Il me semble que la liberté prend tout son sens dans le désir de vérité, celle qui nous dépasse et qui de demande de nous dépasser pour atteindre une plus grande cohérence, plus en phase avec plus de réalité. Mais cette liberté à la frontière de soi, rendant possible la sortie de la cohérence possède la possibilité de se perdre dans le non sens, dans le rejet de la cohérence. Voilà l'enjeu très actuel (et peut-être de tout temps) de la liberté humaine : le sens ou le non sens, qui au passage de la frontière de soi ont une proximité troublante.